

BABIJ JAR. LA MÉMOIRE DE L'HISTOIRE

par Boris Czerny ¹

à Boris Zabarko

L'histoire du ravin

En septembre 1941, lors de l'entrée de l'armée allemande dans Kiev, Babij Jar² était encore, « un ravin immense, on peut même dire grandiose, profond et large comme un défilé de montagne³ ». Un vaste cimetière juif et caraïte dont l'enceinte extérieure courait le long de la rue Mel'nikova, s'étendait jusqu'aux premiers contreforts de cette longue excavation qui était située juste à la périphérie de la ville et qui faisait corps avec le tissu urbain⁴. Les 29 et 30 septembre 1941, aux dates de la fête de Kippour consacrée au pardon et à l'expiation, l'Einsatzkommando 4a, dirigé par le colonel Paul Blobel, extermina à Babij Jar, avec l'aide de la police ukrainienne, au moins trente-cinq mille personnes qui étaient seulement coupables d'être nées juives⁵.

Après la tuerie de septembre 1941 et jusqu'à la libération de la ville en novembre 1943, à Babij Jar furent également fusillés des partisans, des tsiganes, des milliers de Russes et aussi des nationalistes ukrainiens, « parmi les meilleurs⁶ » qui avaient accueilli les Allemands en libérateurs.

Lieu concret, Babij Jar a une valeur symbolique essentielle dans l'histoire de la Shoah. Le choix de ne pas regrouper les Juifs de Kiev dans un ghetto comme

1 Département d'Études slaves, université de Caen.

2. En français, le toponyme Babij Jar est généralement traduit par le « Ravin des bonnes femmes ».

3. A. Kouznetsov, *Babi Jar*, trad. du russe par M. Menant, Paris, Julliard, 1970, p. 15.

4. I. M. Levitas (éd.), *Kniga pamjati. Pravednikam i zhertvam Babjogo jara (Le Livre de la mémoire. Aux Justes et aux victimes de Babij Jar)*, Kiev, 1999, p. 7.

5. Pour plus d'informations sur les Einsatzgruppen et les unités mobiles de tuerie, voir Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, T. 1-2, trad. de l'anglais par Marie-France de Paloméra et André Charpentier, Paris, Fayard, 1988, chap. VII, T. 1, pp. 236-319.

6. T. C. Koval'skij, *V borotbi za ukrains'ku derzhavu (La Lutte pour un État ukrainien)*, Lvov, 1992, p. 838.

c'était le cas en Pologne, la gestion du flux d'une foule nombreuse, l'illusion apaisante d'un hypothétique départ créée par la proximité de la gare de fret de Luk'janovka près du ravin, les étapes successives allant du dépôt des effets personnels au déshabillage complet et à l'amalgamation des femmes et des enfants dans une masse anonyme, la segmentation administrative des tâches entre les exécutants, toute cette organisation expérimentait cette « rationalité technique⁷ » qui sera perfectionnée dans les camps de la mort.

Après 1943, Babij Jar épouse le destin du peuple juif et entre en errance. Il laisse son empreinte sur de nombreux monuments dans le monde, à Nagasaki, Denver, New York et Jérusalem, mais pas en URSS. Dans les années soixante, Elie Wiesel fait le constat d'« un nom sans emplacement et sans géographie⁸ ». En 1943, le prosateur de langue yiddish, Icik Kipnis, est parmi les premiers à retourner sur les lieux de la tuerie et, déjà, il s'interroge : « Où sommes-nous ? C'est ici ?⁹ » Ces paroles qui trahissent tout le désarroi du survivant sont aussi l'expression d'une authentique interrogation.

Depuis 1941, la topographie des lieux avait fortement changé. Peu avant de quitter Kiev, les nazis s'étaient souciés de masquer les traces de leurs crimes en exhument, puis en brûlant sur d'immenses bûchers les cadavres qui s'étaient accumulés au fond du ravin. L'inexactitude des premiers communiqués publiés dans la presse soviétique brouillèrent une localisation déjà imprécise. En 1942, l'écrivain I. Erenburg parlait du massacre de plusieurs milliers de Juifs dans un cimetière de Kiev. Un an plus tard, il était vaguement question de la mort à Babij Jar de cinquante mille habitants de Kiev¹⁰. Parmi les victimes se trouvaient des prisonniers d'un camp situé au-dessus du ravin que les Allemands avaient appelé « Syrets », du nom d'un quartier qui se trouvait plus loin. Syrets fut ensuite substitué à Babij Jar dans la terminologie officielle soviétique pour désigner l'emplacement général de la tuerie.

Après guerre, l'excavation qui n'avait plus de nom devint une décharge publique. En 1959, un vétéran de Stalingrad, l'écrivain V. Nekrasov, fut le premier à réagir aux projets de construction d'un marché, puis d'un stade, et à demander l'érection d'un monument¹¹. La même année, les habitants de Kiev se

7. G. Bensoussan, *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*, Paris, Mille et Une Nuits, 1998, p. 55.

8. Elie Wiesel, *Les Juifs du silence*, Paris, Seuil, 1966, p. 49.

9. I. Kipnis, « Babij Jar », in : *Babij Jar*, red. Sh. Spektor, M. Kipnis, Jérusalem, Biblioteka-Alija, 1991, p. 167.

10. Cité par M. Kal'nic'kij, « Masovi rozstrili Evreïv y Babinomu Jari ». (Le Massacre des Juifs à Babij Jar), in *Katastrofa evropejskogo evrejstva pid chas drugod' svitovoi vyjni. (La tragédie des Juifs d'Europe durant la Seconde Guerre mondiale)*, Kiev, 2000, p. 67.

11. V. Nekrasov, « Pochemu éto ne sdelano ? » (Pourquoi cela n'a pas été fait ?), *Literaturnaja gazeta*, 10 nov. 1959, p. 4.

prononcèrent en faveur de l'aménagement d'un parc et d'un monument en son centre¹². Le Comité central du PC ukrainien prit la décision de combler ce non-lieu en le remplissant avec de l'eau boueuse qui, le 13 mars 1961, se déversa dans la ville basse en causant des dégâts considérables et de très nombreuses victimes. En 1962, Babij Jar fut recouvert sous des tonnes de terre et une route à grande circulation fut aménagée. À l'emplacement du camp de concentration fut construit un ensemble d'habitations. Le cimetière juif, que les nazis avaient commencé à détruire, fut rasé et à sa place, en 1973, fut érigée une tour de transmissions radio. Entre-temps, en 1966, un peu à l'écart de Babij Jar, fut élevée une simple stèle, qui fut remplacée en 1976 par un imposant monument sur lequel un texte en russe et en ukrainien indiquait de façon lapidaire qu'« ici, en 1941-1943, les envahisseurs fascistes allemands avaient assassiné cent mille habitants de Kiev ». En 1989, cette inscription fut traduite en yiddish. En septembre 1991, à l'emplacement de l'entrée de l'ancien cimetière juif, à un endroit où les juifs n'avaient pas été fusillés, fut élevée une Menorah¹³. En janvier 2001, une croix à la mémoire des « patriotes ukrainiens » a été dressée près de l'ancien ravin. Aucun des monuments n'est situé sur l'emplacement des exécutions et aujourd'hui encore rien n'indique explicitement que des Juifs furent massacrés. Les visiteurs qui se rassemblent pour les commémorations se tiennent au-dessus d'un ravin qui n'existe plus. Les imprécisions ont favorisé la négation. La confusion a inféré une fade simplification.

La littérature et la mémoire

Le premier vers du poème Babij Jar de l'écrivain russe Evtushenko, « Il n'y a pas de monument au-dessus de Babij Jar¹⁴ », fut utilisé en Occident comme un slogan censé expliquer globalement la situation des Juifs en URSS. Si la mémoire communiste commença à édifier après la victoire de Stalingrad le mythe d'une nation unie et résistante, la récupération politique n'explique pas tout. La présence du terme « citoyens soviétiques » pour désigner les victimes, dans un rapport rédigé en 1943 par la commission gouvernementale chargée d'enquêter sur les actes de barbarie, ne témoignait pas d'une volonté de nier la Shoah¹⁵. La position de l'Union soviétique ne fut en rien distincte de celle des autres pays européens qui réintégrèrent à l'intérieur de la nation la population juive qui, dans l'immédiat après-guerre, essaya d'oublier l'insupportable idée

12. *Babi Yar, 1941-1991, A Resource Book and Guide*, Simon Wiesenthal Center, New York, 1991, p. 19.

13. La Menorah (Chandelier à sept branches) fut édifée dans la hâte quelques jours avant la visite à Kiev du président américain George Bush.

14. Evg. Evtushenko, « Babij Jar », *Literaturnaja gazeta*, 19 mars 1961, p. 6.

15. Pour le rapport et son interprétation voir S. Schwartz, *The Jews in the Soviet Union*, Syracuse, 1951, p. 335, cité par Babi Yar, 1941-1991, *op. cit.*, 4.

du « mort pour rien qu'était sur le fond l'holocauste¹⁶ ».

Les recommandations données en 1946 aux écrivains juifs par le journal Eynikeyt, organe du Comité antifasciste juif (CAJ) sur la nécessité de ne pas présenter systématiquement les crimes des fascistes allemands contre la population juive comme des meurtres à part, peuvent être analysées comme une forme d'autocensure prudente¹⁷. Elles relevaient aussi du désir, chez les rescapés, de confondre leur tragédie à celle des autres peuples. De plus, la position de la délégation soviétique aux Nations unies en faveur de la reconnaissance d'Israël et la visite à Moscou, en 1948, de sa représentante officielle, Golda Meir, née Meyerson et originaire de Kiev, donnèrent un instant l'illusion de pouvoir concilier la mémoire du génocide et un avenir apparemment riche de promesses.

Erenburg composa le poème Babij Jar tout de suite après la libération de Kiev. Les premiers vers, formulés sous la forme d'une question sans réponse, l'utilisation constante du passé et de nombreuses négations expriment la déréliction, la tentation du survivant d'oublier sa solitude en se mélangeant à la terre du ravin. La présence d'indications précises sur le paysage, le ravin, des fosses, des tombes, inscrit la mémoire de la tragédie de Babij Jar dans un espace concret :

À quoi servent les mots et cette plume,
 Quand dans mon cœur je porte une pierre,
 Quand je traîne la mémoire,
 Comme un forçat son boulet ?
 (...)
 Mes enfants, les couleurs de ma vie
 Ma famille immense !
 De chaque fosse m'appellent vos voix¹⁸.

Le poème Babij Jar de Lev Ozerov (*Lev Gol'dberg*¹⁹) est une longue prière composée de phrases nominales qui reproduisent le trajet précis des colonnes des victimes, le désordre des habits jetés en tas. Le poète interroge les arbres et la terre animée d'une vie souterraine effrayante :

Je demande aux érables : répondez-moi,
 Parlez ! vous êtes les témoins.
 Le silence.
 Seul le vent –

16. G. Bensoussan, *op. cit.*, p. 38.

17. B. J. Choosed, « Jews in Soviet Literature », *Through the Glass of Soviet Literature : Views of Russian Society*, red. J. Simmons, New York, 1953, p. 143.

18. Poème publié la première fois dans *Novyj mir*, 1945, n°1, repris dans I. Erenburg, « Babij Jar », *Sobranie sochinenij* v 9 t., Moscou, 1962-1969, T. 3, p. 455.

19. Poème publié la première fois dans *Oktjabr'*, 1946, n°3-4, repris dans : *Babij Jar*, red. Sh. Spektor, M. Kipnis, *op. cit.*, pp. 170-175.

Dans les feuilles.

Les uniques voix qui résonnent sont celles des corps martyrisés des enfants qui crient avant d'être recouverts de terre :

Une petite fille – ne me jetez pas du sable dans les yeux !

Un garçon – je dois aussi retirer mes chaussettes ?

L'emploi alterné des pronoms je et nous, la précision des descriptions consacrées à la tuerie témoignent de la fusion du destin personnel des deux auteurs juifs dans celui de la nation des « victimes du mois de septembre ».

Le roman d'Erenburg, *La Tempête (Burja)*²⁰, prix Staline en 1947, offre une nouvelle approche du sujet. La spécificité juive du massacre est soulignée par la présence de personnages qui prient en hébreu et apportent leur propre histoire de la tragédie de septembre 1941. *La Tempête* apparaît comme une ébauche romancée du Livre noir²¹ qui concrétisait dans sa conception ce souci vital de mémoire qui s'était emparé de tant de Juifs menacés de disparition et dont l'expression la plus connue est le Journal d'Anne Frank. En 1943, le poète Lev Ozerov collecta des témoignages et rédigea le premier chapitre consacré à Babij Jar d'une version du Livre noir qui, malgré de nombreux remaniements, sera interdit de publication en 1947. Reconstitué, il sera publié en Russie en 1993. La lecture des passages supprimés et rétablis en italique ou entre crochets dans la « première » édition permet de reconstituer le processus de négation de la Shoah en URSS. Du premier texte furent éliminées toutes les références à la collaboration ainsi que les descriptions d'actes de très grande sauvagerie perpétrés sur des femmes et des enfants. Les preuves de la volonté des nazis d'anéantir tous les Juifs selon un plan établi furent également occultées. Pour les mêmes raisons, le film documentaire tourné en 1943 par A. Dovzhenko fut censuré sur décision du Comité central²². Le cinéaste se plia au diktat politique et produisit une œuvre orthodoxe au titre très évocateur, *La Bataille pour notre Ukraine soviétique (Bitva za nashu sovetskiju Ukrainu, 1945)*. Selon l'épouse de Dovzhenko, Ju. I. Solnceva, une grande place devait être consacrée dans le film aux témoignages des rescapés du camp de Syrets²³. Pour le pouvoir, les trahisons et la collaboration n'étaient pas plus acceptables que la singularité du destin du peuple juif. Le compositeur du requiem Babij Jar, D. Klebanov, et l'écrivain S. Golovanivskij, auteur de la poésie Avraam, dans laquelle il décrit un Juif torturé sous les yeux de

20. I. Erenburg, *op. cit.*, T. 5.

21. I. Ehrenbourg et V. Grossman, *Le Livre noir des Juifs en URSS et en Pologne (1941-1945)*, T. 1-2, Paris, Le Livre de poche, 1995.

22. Khrouchtchev, *Souvenirs*, trad. S. Talbot, Paris, R. Laffont, 1970, p. 175.

23. A. Shlaen, *Babij Jar*, Kiev, Abris, 1995, p. 27.

Russes et d'Ukrainiens impassibles, furent qualifiés, en 1948, d'intellectuels nationalistes et cosmopolites. La même année le CAJ fut dissout et en août 1952, vingt-quatre personnalités des plus imminentes du monde juif soviétique furent exécutées.

Après la mort de Staline et jusqu'au début des années soixante, la question de Babij Jar ne fut plus abordée, ni par les autorités, ni par les « Juifs du silence », qui firent le plus souvent le choix d'une assimilation de façade.

L'intervention de V. Nekrasov à l'époque du « dégel » en 1959, puis la publication en 1961 du poème Babi Jar d'Evtushenko initièrent une nouvelle page dans l'histoire littéraire de la mémoire du ravin.

La ressemblance entre les œuvres juives d'Ozerov, d'Erenburg et le poème d'Evtushenko s'arrête à quelques emprunts, la description des arbres par exemple, et au titre.

Il me semble que je suis un enfant d'Israël (...)

Il me semble que je suis Dreyfus.

Il me semble que je suis un enfant de Bialystok.

Il me semble que je suis Anne Frank²⁴.

L'évocation du martyrologue juif élargit la thématique du massacre jusqu'aux frontières d'une réflexion extérieure, et donc non juive, sur l'antisémitisme en général. Babij Jar n'est chez Evtushenko qu'un détail d'une mosaïque intellectuelle qui valorise le communisme et le philosémitisme russe²⁵.

Et que l'Internationale résonne

Quand pour l'éternité sera enterré

Le dernier antisémite.

(...) Je n'ai pas de sang juif.

Mais les antisémites recroquevillés sur leur haine

Me rejettent

Comme si j'étais juif.

Et c'est pourquoi je suis un vrai Russe.

Shostakovich incorpora Babij Jar et quatre autres œuvres d'Evtushenko, Kar'era (La Carrière), V magazine (Dans le magasin), Jumor (l'Humour), Straxi (Les Peurs), dans la composition de sa Treizième symphonie. Le soliste Boris Gmyria et le chef d'orchestre qui avaient été pressentis pour la première repré-

24. Evg. Evtushenko, *loc. cité*.

25. Par la suite cette approche fut d'ailleurs revendiquée par le poète lui-même. M. B. Shavelson, « Russian poet Yevtushenko to appear at B. U concert », *Boston University Community's Weekly Newspaper*, n° 14, 17 nov. 2000, p. 6.

sensation se décommandèrent et, durant quelques mois, Evtushenko s'abstint de rencontrer le compositeur²⁶. Il se manifesta à nouveau pour communiquer à Shostakovich les « légers changements » qu'il avait apportés à Babij Jar. À la place de :

Il me semble que je suis juif,
Me voilà esclave en Égypte,
Me voilà mourant sur la croix
Et à ce jour, je porte les traces des clous.

il y eut :

Je suis debout, comme près d'une source vive,
Où je puise foi dans notre fraternité
Car dans cette terre, gisent des victimes juives,
Des Russes, des Ukrainiens couchés à leurs côtés.

et

Je suis comme un cri sans voix,
Au-dessus des dépouilles par milliers
Chaque vieillard fusillé c'est moi,
C'est moi, chaque enfant fusillé.

fut remplacé par :

Je pense à l'exploit de la Russie,
Qui au fascisme barra le chemin.
Jusqu'à la dernière gouttelette de rosée,
Elle m'est proche, par son être, son destin²⁷.

Babij Jar n'était plus qu'une tragédie parmi d'autres, réduite à une simple anecdote dans un maelström historique. Les modifications apportées furent le prix à payer pour que la symphonie puisse être jouée.

Evtushenko avait été obligé d'ajuster le sens de son poème sous la pression de l'Union des écrivains et de Khrouchtchev qui, le 8 mars 1963, prononça un très long discours sur les orientations du Parti dans le domaine artistique²⁸.

26. D. Chostakovitch, *Lettres à un ami. Correspondance avec Isaac Glikman (1945-1975)*, trad. Luba Jurgenson, Paris, A. Michel, 1993, p. 175.

27. D. Chostakovitch, *op. cit.*, p. 187.

28. « Rechtovarishcha Xrushcheva », *Literaturnaja gazeta*, 8 mars 1963, pp. 1-4. (Discours du camarade Khrouchtchev).

L'intitulé n'était qu'un prétexte. Il s'agissait en fait de dénoncer V. Nekrasov, D. Shostakovich et I. Erenburg. Le Premier secrétaire du Parti profita de l'occasion pour mettre en doute l'attitude de certains Juifs durant la guerre. Ces accusations furent reprises et développées à Kiev, qui devint l'épicentre d'une campagne anti-sémite dont le point d'orgue fut l'édition du livre d'E. Kichko, *le Judaïsme sans fard*²⁹. Sous le prétexte fallacieux d'un exposé scientifique de l'histoire du judaïsme, l'ouvrage dénonçait, avec la caution des plus hautes instances universitaires, l'impérialisme sioniste et la collusion des Juifs avec les nazis pendant l'Occupation. Ces allégations allaient de pair avec une sous-estimation du nombre des Juifs qui avaient péri à Kiev durant la guerre. La plupart des estimations sur le nombre de victimes sont invérifiables. Elles varient de trente-trois mille sept-cent soixante et onze à trois cent mille et entretiennent une confusion entre le ravin et l'ensemble de la ville, les dates du 29-30 septembre avec toute la durée de l'Occupation³⁰. Cet émiettement de la mémoire fut ressentie par les Juifs comme une dilution de leurs souffrances. Le procès Eichmann, en 1961, avait révélé la spécificité juive de la Shoah. Il incita également la communauté juive russe à ne plus se résigner.

Le limogeage de Khrouchtchev, en octobre 1964, et l'atmosphère de détente dans les relations internationales, permit d'aborder la question de Babij Jar d'une façon plus sereine... pendant un an.

En 1965, la mairie de Kiev lança un appel d'offres pour un monument dédié aux victimes du fascisme qui serait élevé à Babij Jar, rebaptisé pour l'occasion quartier Shevchenko. L'annonce du concours fut ressentie comme l'amorce d'un véritable changement. Parmi tous les projets primés, celui des architectes A. Rybachuk et V. Mel'nichenko retint l'attention du cinéaste Paradzjanov. Il représentait une enceinte de pierres le long de laquelle courait un sentier de plus en plus raide et étroit. L'ensemble reproduisait le trajet des victimes jusqu'au fond du ravin. Les murs du monument devaient être recouverts de poèmes en yiddish, ukrainien et russe³¹.

En 1966, le concours fut annulé et les deux cents maquettes présentées à la Maison des architectes de Kiev furent détruites. Les expositions organisées à Paris, au musée du Mémorial du Martyr Juif inconnu, en 1964 et à Varsovie en

29. Publié en France sous le titre *T. K. Kytchko, Le Judaïsme sans fard*, éd. Cercle d'Études franco-ukrainiennes, 1966.

30. Le chiffre de trente-trois mille fut communiqué par les nazis au lendemain du massacre. Voir M. Gilbert, *The Holocaust. The Jewish Tragedy*, Londres, Fontana Press, 1986, p. 202-205. V. Kiselev estime le nombre des victimes juives à trois cent mille, « Babij Jar : bol'i pamjat' » (Babij Jar : la douleur et la mémoire), *Vek*, 21 dec 1999, p. 5.

31. A. Rybachuk et V. Mel'nichenko (ed.), *Babij Jar. Kniga-rekviem, kniga-pamjatnik* (Babij Jar. Un livre-requiem, un livre-mémorial), Kiev, 1991.

1967 ne furent pas reconduites. Les manifestants qui se réunirent à Babij Jar le 29 septembre 1966, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la tragédie, furent arrêtés. Les temps n'étaient plus aux victimes. La nation avait besoin de héros.

D'août à octobre 1966 furent publiés des extraits du « roman-document » *Babi jar* écrit par A. Kuznecov. L'écrivain avait auparavant proposé le manuscrit à la rédaction de la revue *Junost'* qui tirait à l'époque à près de deux millions d'exemplaires. La rédaction, qui avait reçu des recommandations des instances les plus élevées de l'État, demanda à Kuznecov d'expurger son livre de son contenu « antisoviétique ». Le rappel douloureux d'une ville qui avait été abandonnée par des troupes soviétiques commandées par le futur traître à la patrie, le général Vlasov, ne s'inscrivait pas dans le cadre glorieux des cérémonies du cinquantième anniversaire de la Révolution d'octobre et du vingt-cinquième du début des hostilités contre l'Allemagne. L'évocation de l'accueil sinon enthousiaste, du moins chaleureux, que la population ukrainienne avait réservé aux Allemands ne s'accommodait pas avec une mémoire collective murée dans les mythes d'une résistance unanime. Le texte, expurgé du quart de son contenu, put enfin être publié³². En 1969, Kuznecov quittait l'URSS et emportait la version complète de *Babij Jar*, qui parut en Occident en 1970.

Pour les communautés juives dans le monde, l'écrivain devint le symbole du rétablissement de la vérité historique et d'une opposition courageuse au pouvoir. Pourtant, Kuznecov n'apportait rien de nouveau par rapport à Orenbourg, dont les œuvres étaient rééditées à la même époque. Instruit des critiques qui s'étaient abattues sur Evtushenko, Kuznecov se défendit d'avoir écrit une œuvre « trop juive » : « Evtushenko a soulevé de graves critiques parce qu'il a consacré son poème seulement aux premiers jours de Babij Jar. Mais il y a eu en tout sept cent soixante-dix-huit jours. Dans mon roman, je me suis proposé de décrire toute la période de l'Occupation. Les Allemands ont fusillé d'innombrables Russes et Ukrainiens et, pour Kiev, Babij Jar devint le symbole du fascisme³³. »

Par son titre-synecdoque, le livre induit une confusion. Une partie de la ville est donnée d'emblée comme sa totalité, alors qu'il n'est consacré que peu de places aux événements du mois de septembre et à Babij Jar. Dans le roman, le récit des souvenirs d'un jeune garçon, Tolia Semerik, alterne avec des témoignages de rescapés et des digressions historico-politiques qui renvoient dos à dos les régimes soviétique et nazi. L'auteur-narrateur hésite entre la position d'un

32. A. Kouznetsov, *Babi Jar*, trad. du russe par A. Robel, Éditeurs français réunis, Paris, 1967.

33. Cette déclaration fut réservée à une publication occidentale, « *Babi Yar* by A. Kusnetsov », *The New York Times Book Review*, 9 avril 1967, p. 4-5.

enfant-témoin qui ne pouvait pas tout savoir et celle d'un adulte qui réfléchit sur le sens des événements tout en restant un observateur extérieur à la tragédie juive. Les réactions à la première édition furent assez peu nombreuses.

L'écrivain et critique, A. Borshchagovskij, salua le courage de Kuznecov qui avait su aborder un thème peu développé dans la littérature russe³⁴. A. Gromova souligna pour sa part que l'une des qualités du roman était de montrer que les Juifs n'avaient pas subi un traitement particulier. La critique invitait les écrivains à s'élever au-dessus de la description du quotidien et à chanter avec un « souffle shakespearien » le dévouement et le courage des partisans³⁵.

Le monument érigé en 1976 illustre cette volonté de représenter la guerre comme un conflit entre des forces titanesques. Le mémorial représente onze personnes figées au-dessus d'un ravin. Au premier plan se tient un résistant communiste. Il regarde la mort droit dans les yeux. Un soldat serre rageusement les poings, un marin protège de son corps une vieille femme, un enfant s'écroule dans une fosse mais ne baisse pas la tête devant les fascistes, une femme, au-dessus des autres personnages, symbolise la Vie et la Patrie. Le monument illustre le choix politique du fantastique et de l'irrationnel au détriment de l'Histoire. Les Juifs de Kiev eurent également leur « Klepfisz³⁶ ». Jakov Abramovic Kaper, qui avait réussi à se sauver de Syrets en compagnie d'un petit groupe de prisonniers, pour la plupart juifs, devint le héros du livre de Ixil Falikman, *Chernyj veter (Le Vent noir)* (1974). Dans la collectivité juive, la glorification des actes de résistance s'accordait avec un désir de reconnaissance et de justice. Les différents procès, ceux de Treblinka, d'Auschwitz en 1963-1964, de Darmstadt en 1967, au cours duquel furent jugés onze membres de l'Einsatzgruppe C qui avaient pris part au massacre de Babij Jar, permirent de cerner la spécificité de la Shoah. En 1946, à Kiev, Dina Proniceva, une rescapée de la tragédie de septembre 1941, avait déposé au procès de quelques officiers nazis, en dissimulant ses origines. À Darmstadt, elle se présenta à la barre en tant que victime juive de la barbarie nazie.

Les craintes suscitées en 1967, au moment de la « Guerre des six jours », dans les communautés juives en URSS et dans le reste du monde, de vivre une répétition du génocide, firent prendre conscience d'un double attachement « à un avenir précaire et

34. A. Borshchagovskij, « Proshloe ne miraet » (Le Passé ne meurt pas), *Literaturnaja gazeta*, 26 nov 1966, p. 4.

35. Gromova cite une liste de figures emblématiques de la résistance soviétique. Elle mentionne, en particulier, Tanja Markus en « oubliant » de préciser que cette dernière était juive. La critique omet également de préciser que certains groupes de partisans en Ukraine et Biélorussie refusaient la présence d'éléments juifs en leur sein. « Pravda i tol'ko Pravda » (La Vérité, rien que la vérité), *Novyj mir*, n° 2, 1967, pp. 247-250.

36. Nom d'un héros du ghetto de Varsovie qu'une sculpture à Jérusalem représente sous les traits d'un homme à la musculature peu commune et fortement armé.

à un passé enfoui³⁷. » Pour avoir déclaré, en septembre 1968, qu'à Babij Jar reposait une partie du peuple juif, B. Kochubievskij, qui avait fait une demande de visa pour Israël, fut condamné en mai 1969 à trois ans de détention dans un camp. Pour sa défense, à la fin du procès, le dissident prononça le poème d'Evtushenko. Le ravin devint un lieu d'affirmation identitaire et de revendications politiques³⁸. En octobre 1981, cinq personnes qui avaient déposé des gerbes de fleurs à la mémoire des victimes juives de Babij Jar passèrent « seulement » une dizaine de jours en prison³⁹.

À la même époque commençait à se dessiner au théâtre une nouvelle approche de la Shoah. Jusque-là ce thème n'avait fait l'objet que d'une brève allusion comme dans *La Tempête* (Metelica, 1956) de V. Panova. Cette pièce, qui mettait en scène la femme d'un rabbin cherchant désespérément ses enfants, était une exception. Même dans les rares œuvres qui avaient pour cadre des camps de concentration, *Le Second Front* (*Za vtorym frontom*, 1949) du dramaturge ukrainien V. Sobko, *À chacun son destin* (*Kazhdomu svoe*, 1965) de S. Aleshin, *Des Vieillards bien paisibles* (*Tixie stariki*, 1976) de M. Bogucharov, il n'était jamais fait mention de prisonniers juifs. Dans *Les Marronniers de Kiev* (*Kashtany Kieva*, 1972) de G. Plotkin et *La Cinquième saison* (*Pjatoe vremja goda*, 1985) de N. Pavlova, les personnages juifs font preuve de couardise et collaborent avec l'occupant nazi. Un seul drame, *Le Tailleur pour dames* (*Damskij portnoj*, 1980) d'A. Borshchagovskij, développa le thème de la Shoah de « l'intérieur » en montrant aux spectateurs les dernières heures d'une famille juive avant le massacre.

Le Tailleur pour dames est un huis-clos. Isaak Mojseevich, tailleur de profession, son épouse et leurs filles ne sortent plus de leur petit appartement depuis que les Allemands sont en ville. Ces personnages juifs ne sont ni des héros, ni des victimes résignées. Au fil des heures, leurs sentiments vont de l'espoir à l'effroi. Des Russes qui ne savent pas où loger trouvent refuge chez Isaak. Leur hostilité spontanée envers les Juifs cède peu à peu à la compassion et à l'affection. L'auteur évite toute forme de jugement général. Certains Russes, comme le concierge de l'immeuble, sont prêts à dénoncer leurs voisins juifs. D'autres risquent leur vie pour sauver les enfants d'Isaak.

Avant la Perestrojka, *Le Tailleur pour dames* ne fut joué que par l'Ensemble Dramatique Juif de Moscou⁴⁰. Par son contenu, le drame de Borshchagovskij était

37. In Georges Bensoussan, *Auschwitz en héritage ?*, op. cit.

38. *Les Juifs en Union soviétique*, publication mensuelle de la Bibliothèque juive contemporaine, Paris, cote p. 1688, carnet-3, pp. 1-19.

39. *Un mois avec les Juifs d'Union soviétique*, publication mensuelle de la Bibliothèque juive contemporaine, oct. 1981, p. 6.

40. En 1990, une adaptation de la pièce fut projetée dans les salles de cinéma de Kiev avec, dans le rôle du père, l'acteur I. Smoktunovskij.

fort distinct des précédentes œuvres consacrées au massacre du ravin. Contrairement aux poésies, il n'était pas une prière ou un chant de révolte. Il ne prétendait pas non plus exposer l'histoire de toute l'Occupation. Par sa forme, *Le Tailleur pour dames* annonçait l'instauration d'un dialogue dépassionné autour de Babij Jar et une nouvelle forme de commémoration basée sur la parole. La présence du tailleur et de sa famille sur scène rappelait l'humanité de chaque victime du meurtre de masse.

La mémoire et l'Histoire

La reconstruction de la mémoire de Babij Jar et, plus largement, l'étude de la Shoah en Ukraine, ont véritablement commencé, ou recommencé, si l'on prend en compte la période d'écriture du Livre noir, dans les années quatre-vingt. La première association consacrée à la mémoire de Babij Jar, le *Sovetskij obshchestvennyj istoriko-prosvetitel'skij centr*, organisa à partir de 1988 la collecte de documents. L'éclatement de l'URSS, en 1991, et l'indépendance de l'Ukraine furent l'occasion de donner aux cérémonies du cinquantième anniversaire du massacre un retentissement inégalé et de redéfinir les contours d'une mémoire collective juive et ukrainienne. La création du Fonds de la mémoire de Babij Jar (Fond 'Pamajt' Bab'jego jara), la présentation de deux films sur la tragédie⁴¹ s'inscrivirent dans le cadre de l'exposition consacrée à Babij Jar qui se tint à Kiev en septembre 1991. La reconnaissance officielle, en octobre 1991, par le président ukrainien, Leonid Kravchuk, de la responsabilité du peuple ukrainien dans la tuerie eut pour corollaire la publication, dans des ouvrages rédigés par des historiens juifs, de listes d'Ukrainiens qui avaient mis leur vie en péril pour sauver des Juifs.

Depuis 1991 les cérémonies communes se font au pied de l'imposant monument de 1976 qui fait dorénavant fonction de lieu de réconciliation. Aux deux autres extrémités, Babij Jar fonctionne comme un espace de commémoration distincte.

La présence de trois monuments avec leur fonction respective ne signifie pas la fin de l'histoire de Babij Jar. La ritualisation commémorative limite les commentaires à un discours moralisateur du genre « plus jamais ça ». Au centre des débats sur l'aménagement de Babij Jar, la question de l'enseignement de la Shoah occupe une place centrale⁴². Les difficultés d'accès à la culture juive sous

41. Babij Jar de A. Shlaen censuré en 1981, fut montré en 1989 sur les écrans de la télévision ukrainienne. *Zhenshchiny iz Bab'jego Jara (Les Femmes de Babij Jar)* du réalisateur V. N. Georgienko fut projeté à Kiev en 1992, « Pravda i polupravda » (Des Vérités et des semi-vérités), *Krug*, n° 9, sept. 2001, p. 9.

42. Lev Rotinan, « Byt' li muzeju v Bab'jem Jaru ? » (Faut-il un musée à Babij Jar ?), *Radio Svoboda*, 28 jan. 1999 ; « Obrashchenie fonda pamjat' Bab'jego Jara » (Appel de la fondation La mémoire de Babij Jar), *Xesed avot. Ot vsej dushi*, sept 1998, p. 5.

le régime soviétique, et la quête obsédante de la mémoire focalisée autour du massacre de 1941-1943, ont induit chez les Juifs d'Ukraine fortement acculturés, une déstructuration de l'identité juive qui se définit essentiellement selon la Shoah. Le projet de construction à Kiev d'un musée du Judaïsme, qui replacerait le massacre dans une perspective historique, politique et culturelle, illustre cette volonté de faire évoluer Babij Jar en tant qu'espace d'une mémoire vivante. Babij Jar, lieu de mémoire, ouvre une nouvelle page de son histoire.

Babij Jar : résumé chronologique

29-30 septembre 1941 : massacre de 33 700 Juifs à Kiev, au lieu-dit Babij Jar. Les exécutions sont supervisées par l'Einsatzgruppe C avec la collaboration de nationalistes ukrainiens. Plus de cent mille personnes sont assassinées à Babij Jar entre septembre 1941 et la libération de Kiev, le 5 novembre 1943.

Du 18 août au 19 septembre 1943 : trois cents prisonniers du camp de Syrets sont chargés par les nazis d'exhumer les cadavres entassés à Babij Jar et de les faire brûler.

Automne-hiver 1943 : une commission soviétique établit le chiffre des victimes assassinées à Babij Jar à cent mille personnes. L'écrivain Lev Ozerov collecte des informations sur Babij Jar qui sont réunies dans le premier chapitre du Livre noir. Le prosateur juif Icik Kipnis rédige le premier texte sur le massacre. Le film du cinéaste Dozhenko sur Kiev pendant l'Occupation est censuré.

1945 : publication du poème Babij Jar d'I. Erenburg.

1946 : publication du poème Babij Jar de Lev Ozerov.

1947 : le roman La Tempête (Burja) d'Erenburg, qui contient des passages relatifs à Babij Jar et à Kiev pendant l'Occupation, reçoit le prix Staline. Le poète S. Golovanivskij et le compositeur D. Klebanov, auteurs respectivement du poème Avraam et du requiem Babij Jar, sont qualifiés d'intellectuels nationalistes et cosmopolites.

1948-1953 : campagne antisémite en URSS. Dissolution du Comité antifasciste juif.

Années 1950 : Babij Jar est devenu un dépôt d'ordures.

Octobre 1959 : l'écrivain V. Nekrasov demande un monument pour Babij Jar, qui est alors transformé en réservoir d'eau.

Mars 1961 : la digue qui retenait l'eau boueuse contenue dans Babij Jar s'effondre et cause d'immenses dégâts et de nombreuses pertes en vies humaines.

Septembre 1961 : publication du poème Babij Jar d'Evtushenko.

1962 : construction d'un ensemble d'habitations et d'une route à l'emplacement du ravin. En avril de cette année, Shostakovich achève la Treizième symphonie composée à partir de cinq poèmes d'Evtushenko, dont Babij Jar. En décembre Evtushenko apporte des « corrections » à la première version de son poème.

Mars 1963 : Khrouchtchev critique très fortement V. Nekrasov, Erenburg et Shostakovich.

Décembre 1965 : exposition-concours à Kiev des projets de monuments conçus pour le parc Shevchenko (Babij Jar).

1966 : le concours est annulé. Pose d'une plaque indiquant l'érection prochaine d'un monument. En août, la revue Junost' publie le premier chapitre d'une version expurgée du roman-document Babij Jar de Kuznecov.

29 septembre 1966 : la commémoration du vingt-cinquième anniversaire du massacre de Babij Jar tourne à la manifestation politique.

Septembre 1968 : Babij Jar devient un lieu de revendications nationales pour les Juifs qui désirent émigrer en Israël.

1969 : publication à l'étranger de la version complète du roman-document Babij Jar de Kuznecov.

Juillet 1976 : érection d'un monument à Babij Jar. Il ne mentionne pas le massacre de la population juive.

1980 : pièce de A. Borshchagovskij *Le Tailleur pour dames* (Damskij portnoj).

1989 : création de la première association consacrée à la mémoire de Babij Jar, le Sovetskij istoriko-obshchestvennyj fond. L'inscription gravée sur le monument de 1976 est traduite en yiddish.

29 septembre 1991 : une Menorah est élevée à la place de l'entrée de l'ancien cimetière juif. Le président ukrainien, Leonid Kravchuk, reconnaît la responsabi-

lité du peuple ukrainien dans le massacre de la population juive en Ukraine.

Janvier 2001 : Une croix est érigée à Babij Jar en l'honneur des patriotes ukrainiens.

1991-2001 : les historiens juifs et ukrainiens collectent de nombreux documents sur la Shoah en Ukraine. Publication de nombreux livres de témoignages. Débats autour d'un monument et d'un musée juifs à Babij Jar.